



Maladie d'Alzheimer, récit de filiation et quête identitaire dans *Mémoires au soleil* d'Azouz Begag

Kahina Ait Allaoua

Université Mohamed Ben Ahmed Oran2, Algérie

kahinakahina1981@outlook.fr

<https://orcid.org/0000-0002-0086-5552>

Reçu le 30-08-2023 / Évalué le 10-10-2023 / Accepté le 30-11-2023

Résumé

L'interconnexion entre la santé, la maladie, et les réactions individuelles et sociétales face à la douleur et à la mort demeure une préoccupation persistante pour diverses disciplines. Dans cette étude, nous nous penchons sur la contribution de la littérature à la compréhension d'un phénomène pathologique contemporain préoccupant : la maladie d'Alzheimer. Nous examinons plus particulièrement la manière dont ce sujet est exploré dans « Mémoires au soleil » d'Azouz Begag, un auteur franco-algérien, en tenant compte du fait que le protagoniste n'est autre que le père de l'auteur. Entre fiction et autobiographie, le texte ouvre une réflexion nouvelle sous l'éclairage du récit de filiation. Ainsi, cet article vise à démontrer que la représentation de la maladie d'Alzheimer dans l'œuvre s'inscrit également dans une crise généalogique, où l'écriture devient le vecteur d'une quête identitaire.

Mots-clés : Alzheimer, mémoire, le récit de filiation, l'amnésie, l'identité

عنوان المقال: لزهائمر والنسب والبحث عن الهوية في *Mémoires au soleil* لعزوز بجاج

الملخص

إن الروابط بين الصحة والمرض ورد فعل الأفراد والمجتمعات للألم والموت هي قضايا تواصل مختلف التخصصات معالجتها اليوم. في هذه المساهمة، نقترح دراسة مساهمة الأدب في توضيح وإدراك ظاهرة مرضية أصبحت مقلقة في عالم اليوم وهي مرض الزهايمر. والسؤال هو كيف تناول الكاتب الفرنسي الجزائري عزوز بجاج هذا الموضوع في كتابه *Mémoire au Soleil* — مع العلم أن الشخصية الرئيسية هي والد المؤلف فقط. يقع النص بين الخيال والسيرة الذاتية، ويفتح انعكاسًا جديدًا في ضوء قصة البنوة. وبالتالي، فإن الهدف من هذه المقالة هو إظهار أن تمثيل مرض الزهايمر في هذا النص هو أيضًا جزء من أزمة أنساب حيث يكون تحدي الكتابة هو البحث عن الهوية.

الكلمات المفتاحية: الزهايمر، الذاكرة، قصة البنوة، الهوية.

Alzheimer disease, filiation and quest for identity in *Memoirs in the Sun* by Azouz Begag

Abstract

The links between health and disease and the reaction of individuals and societies to pain and death are issues that various disciplines continue to address today. In this contribution, we propose to study the contribution of literature in the elucidation and apprehension of a pathological phenomenon that has become worrying in today's world and which is Alzheimer's. The question is how this subject is approached in *Mémoire au soleil* by the Franco-Algerian author Azouz Begag, knowing that the main character is only the author's father. Located between fiction and autobiography, the text opens up a new reflection in the light of the story of filiation. Thus, the objective of this article is to show that the representation of Alzheimer's disease in this text is also part of a genealogical crisis where the challenge of writing is that of a quest for identity.

Keywords: Alzheimer's disease, memory, story filiation, amnesia, identity

Introduction

Le terme « Alzheimer » est souvent utilisé de manière plaisante voire ironique pour décrire un simple trou de mémoire. Cependant, en tant que pathologie, il engendre une profonde appréhension, aussi bien sur le plan individuel que collectif, cristallisant les craintes liées au vieillissement et à la sénilité. Si la gériatrie et la neuropsychiatrie s'efforcent de relever le défi de trouver des traitements assurant une guérison complète de cette forme de démence, la littérature n'est pas en reste. Elle s'immerge dans les méandres de la maladie, proposant à la fois des témoignages réalistes décrivant la lente dégradation physique des personnes atteintes, et des récits émouvants dépeignant l'impuissance du malade et de ses proches face à la perte progressive du lien avec soi-même et avec autrui.

L'entrée de la maladie d'Alzheimer dans la littérature a donné naissance à une écriture romanesque, ancrée dans la réalité clinique et l'expérience personnelle. Cette écriture reflète également une interconnexion entre les œuvres et les représentations socio-culturelles du vieillissement et de la démence. Parmi ces nombreuses œuvres, on peut citer des exemples de la littérature universelle tels que *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997) d'Annie Ernaux, *Le pays de l'absence* (2011) de Christine Orban, ou encore le récit de Tahar Ben Jelloun, *Sur ma mère* (2006).

Dans *Mémoires au soleil*, l'écrivain franco-algérien Azouz Begag, en 2018, revisite l'histoire de son père, un émigré algérien et ancien ouvrier du bâtiment atteint de la maladie d'Alzheimer. Cependant, la représentation de cette expérience va au-delà du simple récit d'accompagnement d'un parent souffrant d'une déficience neurodégénérative. Elle soulève une problématique récurrente dans la production littéraire maghrébine, à savoir le rapport perturbé entre l'identité et la mémoire.

Jacques Derrida, interrogeant ce lien au statut polémique, se demande si ce « trouble de l'identité » favorise ou inhibe l'anamnèse, aiguise ou désespère le désir de mémoire, et s'il réprime, refoule ou libère (Derrida, 1996 : 36).

Partant du fait que la maladie d'Alzheimer est associée à une défaillance de la mémoire et des souvenirs, cette interrogation est intégrée dans la représentation d'une crise identitaire marquée par l'altérité, située dans un entrecroisement mouvant entre la culture et la langue, le pays et les origines, le passé et le présent. Cependant, l'accent mis par Begag sur l'histoire du père et de la famille, au détriment du récit individuel, s'inscrit inévitablement dans le genre du récit de filiation, se distinguant du pacte autobiographique de Philippe Lejeune, mettant les ascendants au cœur d'une quête des sources animée par un désir pressant de restitution de l'héritage familial. C'est ce que nous explique Dominique Viart, le précurseur de ce genre, en précisant que dans cette forme de récit « les écrivains remplacent l'investigation de leur intériorité par celle de leur antériorité familiale. Père, mère, aïeux plus éloignés, y sont les objets d'une recherche dont sans doute l'un des enjeux ultimes est une meilleure connaissance du narrateur de lui-même à travers ce(ux) dont il hérite » (Viart, 2009 : 95-112).

Ainsi, notre démarche consiste à explorer les procédés narratifs et stylistiques utilisés par Azouz Begag pour représenter littérairement la maladie d'Alzheimer. Comment l'écriture introspective chez Begag aborde-t-elle la perte identitaire au sein de cette dynamique de décentrement du moi face aux figures généalogiques propres au récit de filiation ? Nous examinerons également si l'humour, une caractéristique de l'univers begaguien, transcende son rôle d'« épargne de la réalité » (Freud, 1930 : 208) pour soutenir le projet de quête du souvenir et de la trace qui traverse le texte.

Pour conduire notre analyse, nous nous appuierons principalement sur les travaux de Dominique Viart et Laurent Demanz concernant le récit de filiation, ainsi que sur des références fondamentales en matière d'études sur le récit, l'humour et l'ironie, telles que celles de Gérard Genette, Robert Escarpit et Pierre Schoentjes. Ces références théoriques seront mobilisées pour éclairer les choix narratifs de Begag et dévoiler les mécanismes sous-jacents à la représentation de la maladie d'Alzheimer dans *Mémoires au soleil*.

1. À la recherche de la mémoire perdue

Le récit de Begag est né d'une contrainte initiale : l'Alzheimer. Cette maladie, marquée par l'altération des facultés cognitives du père causant des perturbations mnémoniques, des dérèglements spatio-temporels qui le font migrer mais cette fois sans retour. Apathique, agnosique, Bouzid gambade dans un monde parallèle, car malgré, les multiples tentatives de l'entourage pour l'aider à retrouver sa mémoire ; le mal progresse et suit la trajectoire d'une déchéance à deux vitesses. Le vieux devient de plus en plus

dépendant et maladroit. Cette perte d'autonomie engendre un renversement des rapports parents-enfants, une situation insupportable pour le fils et la famille qui se mobilisent vainement face à une dégradation irréversible de la santé mentale du père.

À plusieurs occasions, Bouzid s'échappe de la maison enroulant sa gamelle d'ouvrier émigré algérien, prenant l'autoroute à pied dans l'espoir de rejoindre son pays, une spirale cauchemardesque pour son fils qui craint que son père aille « un jour se jeter du pont des lumières dans les eaux du Rhône ou s'éloigner pour toujours dans un bus » (p. 152).

Néanmoins, il faut reconnaître que ce que Azouz redoute par-dessus tout est que son père s'éteigne avant d'avoir restitué son passé. Ainsi, le fils décide de réagir en urgence afin d'exhumer les vestiges d'un héritage familial en miettes et tenter de recoller ses fragments « J'irai faire parler mon père, lui arracher la mémoire qui me revenait en héritage » (p. 179).

Par cette détermination d'actualisation du passé, Begag cherche à libérer le présent, et lutte pour la survie et l'existence future, car son identité résulte d'une transaction complexe entre passé, présent et futur. Par conséquent, l'amnésie du père ne menace pas uniquement son antériorité, elle hypothèque également l'avenir de toute sa lignée, étant donné que le vieux reste cette figure sacrée, ce conservateur d'une mémoire collective qui n'est pas seulement passéiste « Quand il se réveillera, je prendrai un magnétophone et je lui demanderai de tout me raconter, tout de A à Zouz, du début à la fin. J'enregistrerai mot pour mot. Sans sa mémoire, je suis vide » (p. 17).

Malheureusement, cette carence qui couvre de longs pans de l'histoire familiale des Begag, n'est pas seulement une conséquence de la maladie du père, mais aussi celle de parents silencieux, d'une mémoire ponctuée de blancs et de questions défendues, celle d'un couple né présumé : « Nous sommes une famille sans Histoire, sans album, sans livres généalogiques. On est là, c'est tout, posé sur la terre par un ovni naufragé » (p. 32).

Devant ce manque de communication et ce défaut de transmission, l'enquête devient nécessaire si bien qu'Azouz se lance dans une quête de la trace, de tout indice et tout objet lui permettant de compenser son sentiment de déracinement et d'établir une continuité généalogique entre les membres de sa famille. Ces embrayeurs sources d'information sont appelés par Pierre Nora « des lieux de mémoires », ils renvoient à toutes les entités matérielles ou immatérielles, archives, symboles, événements, lieux ou situations porteurs de sens où « une société quelle qu'elle soit, nation, famille, ethnie, parti, consigne volontairement ses souvenirs ou les retrouve comme une partie nécessaire de sa personnalité » (Nora, 1978 : 398-401).

Ainsi, l'auteur-narrateur lance son enquête à la recherche des « lieux de sa mémoire », pour remailler les bribes de souvenirs éparses et restituer les événements

passés. Cette forme d'investigation est qualifiée par Viart d'aventure archéologique. L'adjectif « archéologie » est emprunté aux travaux de Michael Foucault et Arlette Farge sur les archives judiciaires du XVIII^e siècle et qui « étaient voués à faire revivre des archives poussiéreuses des êtres “infâmes” non seulement parce qu'ils ont été en butte avec un pouvoir souvent violent et arbitraire, mais surtout parce que leur nom s'est perdu dans l'oubli, sans réputation ni renommée » (Demanze, 2014 : 241).

À cet effet, et en arborant le costume d'historien, Azouz ne rétablit pas seulement les événements historiques en faisant sortir ses aïeuls de l'anonymat. Mais, il répare des existences de par une recherche lui permettant de se mettre à la place de ses ascendants, de revivre leurs expériences afin de comprendre ce qu'ils ont vécu. C'est un vecteur d'empathie aidant à saisir leurs blessures et leurs douleurs. C'est ce qu'il annonce à la page 177 :

Je commencerai par l'histoire de mes grands-parents dont l'immense absence me fait encore mal. Du paradis où ils sont, ils doivent avoir de l'amertume, partis sans laisser la moindre trace de vie. Si je les avais croisés dans mon enfance, ma mère et mon père auraient eu une date de naissance complète, un nom de famille et un passé.

Néanmoins, et dans l'absence d'indices préalables, Azouz appréhende la vie de ses ascendants sur « le mode non pas d'un savoir, mais sur celui de l'in- savoir » (Viart, 2019 :13). Il commence par fouiller dans les affaires de son père, où il tombe sur sa carte d'électeur, une espèce de hiéroglyphe, un document fragmentaire écrit à la main. Sa joie était énorme, car même « ces objets que le temps ternit ou détraque sont autant d'embrayeurs de la mémoire où se trouvent déposés des souvenirs muets » (Demanze, 2014).

Il part également pour l'Algérie à la recherche de témoignages ou de documents attestant l'origine de sa famille. Il commence par visiter El Ouricia à Sétif, le fief présumé des Begag, mais ni les témoins ni les autorités ne le renseignent sur son patronyme. Il explore les archives de l'état civil algérien puis français, dans l'espoir de trouver les réponses aux multiples questions qui le taraudent. Ainsi, il découvre que son père était le fils d'Abdellah. En tentant de redessiner la destinée de cet aïeul, il trouve celui-ci dans les archives des soldats tués pour la France pendant la Première Guerre mondiale.

Ainsi, en tâchant de ressusciter la petite histoire de son patronyme, l'auteur-narrateur se heurte au passé de l'Algérie colonisée faisant ainsi de la maladie d'Alzheimer une métaphore et un symbole d'une mémoire et d'une identité nationale altérée. Car avec la promulgation de la loi du 23 mars 1882 par l'administration française pour l'établissement de l'état civil indigène, chaque Algérien avait eu un patronyme et une généalogie. Néanmoins, cette procédure était « une acculturation réussie au forceps » (Ouldennebia, 2009 : 11) dans la mesure où le régime colonial a fait table rase sur le passé historique et symbolique des modes traditionnels de nomination dans le pays.

Cette effraction identitaire collective s'était abattue sur les Begag, à commencer par la date de naissance du père établie à partir d'une histoire farfelue, celle de l'année où il avait plu des grenouilles dans le village. Idem pour le nom de famille, car le cousin qui a accompagné le père pour établir sa carte d'identité, s'appelait mystérieusement Liazid Begag ; l'auteur ironisa : « Pourquoi le prénom a glissé de Liazid à Bouzid, je l'ignore. Cependant mes recherches m'ont amené à découvrir que le vrai nom de famille de mon père était peut-être Chaouch... Ce qui fait que mon nom de famille est né d'un malentendu » (p. 124).

Ces anecdotes qui témoignent de la pratique fantaisiste de l'administration coloniale dans l'établissement du Code civil algérien ont provoqué une perte de la continuité généalogique, une destruction des repères identitaires et onomastiques de tout un peuple.

2. De l'identité perdue à l'invention d'une nouvelle identité

Chez Azouz Begag, tout comme dans la plupart des récits de filiation, la recherche identitaire s'opère à travers l'antériorité, considérée comme « un détour nécessaire pour parvenir à soi » (Viart, 2005 : 81). Les figures ancestrales deviennent des miroirs à travers lesquels le sujet se réinvente. Jacques Lacan conceptualise le « stade du miroir » comme un moment formateur du « je », permettant à l'enfant de construire sa propre image. La sensibilité infantile devient ainsi le premier maillon favorisant la continuité des liens et des souvenirs familiaux, aidant l'enfant à forger son identité en se référant à celle qui est renvoyée par les ancêtres.

Lorsque le doute s'installe et que l'effacement menace, le désir de raconter émerge, et le recours à l'imagination devient salvateur pour conjurer l'oubli. Ainsi, en tant qu'enfant, Azouz invente des dates de naissance à ses parents présumés, les faisant sortir de l'anonymat et les classant à la place de son choix : « J'ai inventé des jours et des mois de naissance à mes parents. Le maître n'y a vu que du feu. J'ai placé mon père sous le signe du Capricorne et ma mère du Verseau comme moi » (p. 25).

En quête de la signification du mot « grands-parents », Azouz comble ce vide en vivant l'expérience d'avoir un pépé et une mémé à travers l'identification aux héros de son livre « Malou, Perlin et Pépin ». Il découvre ainsi ces figures indispensables, source de réconfort pour les enfants normaux, qui apportent des hottes bourrées de cadeaux à leurs petits-enfants.

La narration inventive vient ainsi corriger l'histoire familiale selon les désirs et fantasmes de l'enfant. Freud explique cette invention d'identité moins contrainte dans « Le roman familial des névrosés », où l'enfance résout les conflits psychiques en rêvant d'une généalogie prestigieuse ou en substituant de nouveaux parents aux véritables.

Cependant, avec le recul, le jeune Azouz réalise que la maison des trois petits cochons ressemble davantage à la sienne qu'à celle de la famille idéale décrite dans son livre préféré.

En regardant ces dessins, je voyais clairement que je n'avais pas la même gueule que Malou, Perlin et Pépin. Ils n'étaient pas comme nous. Non seulement je n'avais pas de pépé et de mémé, mais en plus, un hypothétique pépé ne pourrait certainement pas tenir un journal en main... puisqu'il ne saurait pas lire, comme tous les gens de notre famille. Quant à mémé dans sa cuisine, c'était aussi inconcevable, simplement parce que dans notre 'résidence' du bidonville, salon, cuisine, chambre, couloir, tout était logé dans la seule pièce de notre baraque en bois. Et les toilettes étaient dans la nature (p. 33).

Dès lors, Azouz ne cherche plus à sublimer sa blessure par des rêves, mais il met en évidence ces figures familiales écartées, leur conférant une légitimité perdue : « Je veux que mes enfants sachent un jour qui était leur grand-père paternel, un grand homme qui ne savait ni lire ni écrire, un sans-nom, mais qui racontait de magnifiques histoires comme aucun autre poète, mieux que Céline » (p. 178). Il prend ainsi sa revanche sur l'analphabétisme qui a amputé la dignité de son père et sur l'injustice de l'Histoire qui l'a privé de son histoire, en réussissant dans ses études. Cette victoire, il la considère comme une renaissance et un butin de guerre offert à ses parents : « Je me suis battu pour qu'elle et mon père soient nés quelque part. Depuis, j'existe. Je suis quelqu'un moi aussi. Ma mémoire généalogique est activée. Elle commencera avec moi » (p. 150).

3. L'écriture amnésique

Pour simuler la mémoire défaillante du père, l'écriture d'Azouz Begag adopte une esthétique du souvenir et de la trace. Le récit présente une discontinuité narrative qui entremêle plusieurs scènes et épisodes : le quotidien du père malade, les souvenirs d'enfance d'Azouz, son voyage en Algérie, ses rencontres avec les anciennes connaissances de son père. Cette structure est le fruit de deux facteurs : la nature du récit de filiation qui symbolise l'inquiétude et la désorientation historique, et l'existence d'une « conscience filtrante qui ne sera jamais omnisciente et pas forcément objective » (Müller, 2009 :184).

Ces deux raisons font que l'enquêteur-narrateur a une prise incertaine sur le passé qu'il ignore et le présent qui lui échappe en raison du silence du père, puis de son mutisme causé par la maladie. Ainsi, la stratégie narrative tente de reconstruire le puzzle en recourant aux souvenirs d'enfance et en assemblant des pièces issues d'un travail d'investigation basé sur les témoignages des gens, l'état civil algérien, les archives personnelles du père et celles de la République française de l'époque coloniale.

Par ailleurs, cet agencement aléatoire, dicté par l'incertitude et l'ignorance de l'instance narrative, génère un récit rétrospectif sélectif marqué par le tri ou l'omission

de certains événements. De plus, la maturité de cette instance est confrontée au « retard épistémologique », posant un regard différent sur la réalité vécue par le jeune Azouz, qui ne peut être ressentie, pensée et analysée qu'avec la pensée et le langage des enfants. Lorsque Azouz adulte se remémore ces événements, il adopte une position éloignée dans le temps et même dans le langage.

Il est à noter que l'urgence de fixer cette mémoire familiale avant la disparition imminente du père conduit souvent à l'intervention de l'imagination et du fantasme pour pallier la mémoire défaillante et impossible à reconstruire.

Cette configuration pluridimensionnelle s'accorde avec la vision du temps propre au récit de filiation, où le texte se trouve dépourvu de toute cohésion interne. Cette structure fragmentée résulte de l'enquête rétrospective, qui espace les événements dans le temps et les suspend à une double chronologie, imbriquant l'histoire individuelle ou celle du groupe dans l'histoire de la nation.

Il est essentiel de souligner que l'humour joue un rôle majeur dans la fragmentation et la suspension de la narration chez Begag. Fidèle à cet usage, l'auteur n'hésite pas à recourir à l'humour pour traiter un sujet aussi douloureux que la double perte d'un parent et des repères qui l'accompagnent. Cette vision décalée trouve son expression dans la phrase de Nabil, le frère d'Azouz, qui affirme « la vie, il vaut mieux en rire qu'en vivre, ça passe mieux » (p. 71). Ainsi, l'humour devient une réflexion philosophique sur la maladie, le destin et la condition humaine, une forme de conscience qui, selon Escarpit, coïncide avec des formes supérieures de la pensée dialectique et devient une philosophie (Escarpit, 1981 :126).

4. Ironie, humour et fragmentation

Pleurer ou rire, une dialectique qui s'empare de tout le récit de Begag et fait que chaque symptôme ou comportement inadapté ou régressif du père malade soit vu de façon amusante. Car d'après la sagesse populaire, devant un événement grave, « mieux vaut rire que pleurer ». En cela, l'humour de Begag devient une échappatoire pour atténuer toutes les réactions affectives que la réalité amère devrait susciter, comme la colère, le désespoir ou la tristesse. Cette victoire du moi sur la souffrance que Freud appelle la catharsis marque une suspension momentanée du monde, une mise en parenthèses d'une réalité niée qui évolue peu à peu, en une adaptation et une accommodation.

Ce caractère mélancolique de l'humour, qui prend la forme d'un désespoir dissimulé derrière une apparente gaieté, est une feinte. C'est ce que confirme Begag en justifiant la dérision de son frère à chaque évocation de la maladie du père : « Il s'agit pour lui d'une tactique thérapeutique qui vise à suspendre la maladie de revers ; au football, ça

s'appelle une feinte de corps » (p. 73). Genette explique bien l'usage de la feinte propre à l'humour et à l'ironie en précisant que « l'ironie feint simplement (mais en laissant percevoir cette simulation) de nier la réalité, l'humour feint de la justifier, mais par des raisons qui, si peu soutenables soient-elles, sont plus « présentables » que les vraies » (Genette, 2002 :196-225).

Cette technique du faire semblant se manifeste dans le texte de Begag sur deux plans, microstructural et macrostructural, du récit. Le premier niveau concerne les formes sémantiques de l'humour et la connivence dérisoire de l'ironie. Ces dernières s'appuient souvent sur l'exagération qui amplifie le côté risible d'une situation grâce aux éléments linguistiques communs aux deux procédés tels que les jeux de mots, l'antiphrase, la traduction du français en arabe dialectal, le mélange des registres ou le détournement parodique. Ce ton dérisoire et réflexif, doux et amer, se dégage de plusieurs passages du roman, notamment lorsque la mère appelle Ali Zaimer la maladie de son mari. En la nommant ainsi, elle cherche désespérément à apprivoiser cette ennemie dont la désignation est étrangère à sa culture, elle la « défie au corps à corps. Elle lui a taillé un costume, la tutoie, la traite de putain et lui fait l'exorcisme maison pour la dégager de la tête de son homme » (p. 74).

Si la mère cherche sa rivale dans la réalité, Azouz donne libre cours à son imagination. Le cerveau de son père malade devient un gratte-ciel habité par des gens qui pédalaient pour faire fonctionner la lumière. Et parce qu'avec cette maudite affection le bout de la nuit, ne risque pas de s'entrevoir, Azouz détourne ironiquement le titre de son exposé « L'oralité et la poéticité du *Voyage au bout de la nuit* de Céline » en une étude littéraire intitulée « L'oubli comme stratégie de survie chez les analphabètes : l'exemple du père d'Azouz Begag » (p. 52). Un titre qui reflète la vie amnésique de Bouzid dont la devise était depuis toujours « Li fet mat et tutti quanti » (p22). Car rien à dire sur ce passé effacé, ces origines ignorées qui sont pour Azouz une preuve d'existence et un salut.

La dialectique tragi-comique marque tous les dialogues, les commentaires ou les pensées relatés par l'auteur. Elle sous-entend des connotations permettant de relativiser et de transcender le tragique. Elle « suppose, à la fois, une connivence et une mise à distance. Connivence entre les interlocuteurs, le destinataire et le destinataire, l'auteur et le lecteur » (Lajri, 2012 :1). Par conséquent, et du point de vue auto diégétique ou macrostructural, les récits imbriqués marquent une distanciation ironique non seulement de par leurs multiples histoires, mais aussi par rapport aux différentes instances narratives qui prennent en charge la narration. Ce qui fait que les récits d'Azouz l'enfant ou l'adolescent sont truffés de malentendus, de mésaventures jalonnant son parcours pour la maturité, et facilitant la juxtaposition d'éléments à la fois dramatiques et comiques.

Par ailleurs, il faut bien souligner que la tension au niveau du récit est également présente grâce aux références intertextuelles comme le texte de la chanson de Claude François « Comme d'habitude », ou de Serge Reggiani' « Ma solitude », ou des références mentionnées en échos comme le roman de Céline *Voyage au bout de la nuit*, ou celui de Proust *À la recherche du temps perdu*. Ces fragments ou ces allusions peuvent être compris dans un premier temps comme une collaboration dans la thématique du roman afin d'accentuer son aspect tragique ou renforcer son caractère comique.

Néanmoins, il faut reconnaître que ces références extérieures à l'intrigue sont des forces de déstabilisation qui détruisent l'unité du texte et transgressent la linéarité du récit. Ainsi, le roman, dans son ouverture vers d'autres textes, se présente au lecteur sous un aspect erratique qui se situe sous le signe du mouvement, du nomadisme et de la désorientation, des notions qui traduisent vivement le traumatisme identitaire de la perte de soi chez le père et la quête de l'autre chez le fils. Une stratégie qui ne pointe pas seulement du doigt la douleur, mais génère une œuvre ouverte, notamment sur la mémoire qui est à la fois une construction et une destruction de l'intrigue.

Conclusion

Dans cette contribution, nous nous sommes penchée sur la relation entre la maladie d'Alzheimer et le récit de filiation à travers l'examen du roman d'Azouz Begag, *Mémoires au soleil*. Notre analyse a exploré les enjeux et les aspects sous-jacents du récit de filiation dans ce texte, qui se présente comme une forme d'écriture contre l'oubli. L'auteur s'efforce de reconstruire le passé en rassemblant les fragments d'une vie brisée et en dévoilant les racines d'une généalogie enfouie.

Animé par une absence de communication et un désir de communiquer, le récit rétrospectif de Begag se traduit par une narration hybride où s'enchevêtrent plusieurs histoires, car le narrateur-auteur dans ce roman se balance entre deux positions : celle du spectateur objectif qui essaye de témoigner d'une réalité telle quelle a été vécue, et celle d'un fils dépassé par sa subjectivité. Ce décalage s'est manifesté à travers les distorsions multiples et les stratégies subversives envisagées comme une métaphore du désordre psychique du père et comme une expression de la distanciation ironique qui procurent une certaine souplesse dans le traitement d'un sujet aussi lourd et tragique que la maladie d'Alzheimer.

Bibliographie

Begag, A. 2018. *Mémoires au soleil*. Paris : Seuil.

Demanz, L. 2008. *Encres orphelines : Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*. Paris : José Corti.

Demanze, L. 2014. « Il racconto contemporaneo di filiazione ». *Psiche. Rivista di cultura psicoanalitica*, Bologna, p. 241-248. Version française : Le récit de filiation aujourd'hui. [En ligne] : <http://ecrit-cont.ens-lyon.fr/spip.php?rubrique39> [consulté le 29 août 2023].

Derrida, J. 1996. *Le monolinguisme de l'autre*. Paris : Galilée.

Escarpit, R. 1981. *L'humour* (Édition 1991). Presses universitaires de France.
Freud, S. (Edition 2014). *Le roman familial des névrosés*. Payot.

Genette, G. 2002. *Figures V*. Paris. : Seuil.

Lajiri, N. 2012. « L'humour dans les romans d'Alain Mabanckou et d'Azouz Begag : de l'autodérision à la singularité ». *Études littéraires*, n° 43, p. 63-72. [En ligne] : <https://doi.org/10.7202/1014059a> [consulté le 23 août 2023].

Lejeune, Ph. 1975. *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.

Muller, M. H. 2009. *Filiation et écriture de l'Histoire chez Patrick Modiano et Monika Maron*. Thèse de Doctorat Littératures. Université de la Sorbonne nouvelle, Paris.

Nora, P. 1978. Mémoire collective. In : Jacques Le Goff, Roger Chartier, Jacques Revel, *La nouvelle histoire*, Paris, Retz, p. 398-401.

Ouldennebia, K. 2009. « Histoire de L'état civil des Algériens – Patronymie et Acculturation ». *Revue Maghrébine des études Historiques et Sociales*, n° 01, édité par le Labo Algérie moderne et cont, UDL Sidi-Bel-Abbès, p. 5-24.

Viart, D., Vercier, B. 2005. *La littérature française au présent*. Paris : Bordas.

Viart, D. 2009. Le silence des pères au principe du récit de filiation. *Journal Études françaises*. Volume n° 45. [En ligne] : <https://id.erudit.org/iderudit/038860ar> ; DOI : <https://doi.org/10.7202/038860ar> [consulté le 03 août 2023].

Viart, D. 2019. « Le récit de filiation. Naissance et évolution d'une forme littéraire ». *Cahiers ERTA*, N° 19, p. 9-40.



© *Synergies Algérie*, n° 31, Année 2023.

Revue du GERFLINT (Évreux - France)

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42690100x>

Bibliothèque nationale de France

Première édition de l'article - décembre 2023 -

Éléments sous droits d'auteur –

Modalités de lecture et de citation, politique d'archivage et mentions légales consultables sur le site de l'éditeur www.gerflint.fr

et de la revue <https://gerflint.fr/synergies-algerie>

Contact : synergies.algerie.gerflint@gmail.com

